

les nouveaux pamphlets de M. Carlyle ; cette fois elles se précisent davantage, et avec elles c'est le temps présent qu'il vient juger. Le titre du premier de ses pamphlets indique nettement l'intention de l'auteur. *The Present Time!* écrit-il en tête ; voyons donc comment M. Carlyle a instruit le procès de son époque.

I.

Le temps présent ! est-ce une ère nouvelle de bonheur qui s'ouvre ? est-ce une ère d'expiation qui nous est envoyée pour nous faire abjurer nos folies ou nous anéantir, si nous ne profitons pas de ses leçons ? Terrible dilemme ! Pour le moment, la seule réalité bien certaine, c'est que la destruction est partout : des barricades, encore des barricades, des trônes renversés et de vieux pactes sociaux mis en pièces, voilà quelle a été l'œuvre de ces dernières années.

« On sait ce que la France devint après février (écrit M. Carlyle), et par une généalogie assez palpable on peut rattacher sa révolution au bon et simple pape avec son Evangile à la main... Bientôt, comme si le choc eût été transmis par des électricités souterraines, l'Europe entière ne fut plus qu'une explosion sans bornes, impossible à contenir, et nous eûmes l'année 1848, une des plus désastreuses, des plus stériles, et, somme toute, des plus humiliantes révolutions que le monde européen ait jamais vues. Depuis l'invasion des barbares du Nord, sa pareille n'avait pas existé. Partout, la démocratie se leva incommensurable, monstrueuse, hurlante, rauque et sans voix articulée, comme le chaos. Et ce qu'il y eut de particulier dans cette année, c'est que pour la première fois les rois se hâtèrent tous de s'en aller, comme s'ils eussent dit : C'est vrai, nous ne sommes que de pauvres histrions ; vous fallait-il donc des héros ? ne nous tuez pas, ce n'est pas notre faute. — Pas un d'eux ne se retourna pour faire face, debout et ferme sur sa royauté comme sur un droit pour lequel il serait prêt à mourir ou à risquer sa peau... Ainsi il ne resta plus de rois en Europe, plus de rois, excepté le harangueur public haranguant sur un tonneau, dans un journal, ou se faisant agréger à un parlement national pour y haranguer. Durant quatre mois environ, la France, et jusqu'à un certain point toute l'Europe ne fut plus qu'une cohue présidée par M. Lamartine du haut de l'Hôtel-de-Ville. Triste spectacle, pour des hommes de réflexion, que ce pauvre M. de Lamartine tant qu'il dura, dernière personification du chaos encore une fois de retour, et donc cette fois du don d'éloquence pour démontrer qu'il était le *cosmos* !... Des étudiants, de jeunes littérateurs, des avocats, des journalistes, de bouillants enthousiastes sans expérience ou des fous ruinés et furieux, telle est la classe d'hommes qui excita et déclencha les insurrections, agissant partout sur le mécontentement des masses et soufflant partout le feu : cela peut donner à réfléchir sur le caractère de notre époque. Jamais jusqu'ici les jeunes gens, je dirais presque les enfants, n'avaient exercé un pareil empire sur les affaires des hommes. Nous avons bien marché depuis la jour où le mot *senior* fut choisi pour désigner les chefs, les supérieurs, comme il en a été dans toutes les langues, — et certes ce n'est pas là un document fort honorable pour la jeunesse de nos jours... Le drame est certainement plein d'intérêt ; les étonnantes péripéties y abondent, et la multitude de pousser des cris de jubilation, de triomphe et d'admiration ; en prose et en vers, des hymnes exaltés redisent comment l'ère nouvelle s'est en-

fin ouverte, comment est enfin arrivé l'an 1er si long-temps attendu de la félicité suprême. L'écume immortel et glorieux ! sublimes citoyens français ! héroïques barricades ! triomphe de la liberté civile et religieuse ! Oh ! ciel ! une des misères les plus inévitables du penseur sérieux dans de telles circonstances, c'est précisément ce flux tumultueux de rhétorique et de palmodie qui déborde incessamment de la pauvre et folle bouche humaine.... Votre vieille maison lézardée, si long-temps maudite en pure perte, a fini par vous exaucer ; sa façade pour tout de bon s'est détachée et repliée dans la rue ; les planchers peuvent encore être soutenus par le bout des poutres et par l'adhérence des vieux mortiers. Quoique bien inclinés déjà, il se peut qu'ils restent en l'air jusqu'à ce que certains clous rouillés et certaines mortaises vermoulues aient cédé ; mais est-il donc bien agréable d'entendre, à pareil moment, tous les locataires célébrer en chœur les nouvelles délices de la lumière et de la ventilation, de la liberté ou de leur position pittoresque ? Est-il donc bien doux de les entendre remercier Dieu de ce qu'il leur a enfin octroyé une maison suivant leurs vœux ? »

Pour M. Carlyle, le spectacle de l'Europe est donc loin d'être rassurant. Ce qu'il voit, c'est que jusqu'ici nos révolutions ont simplement révélé sur quel volcan sans fond, sur quelle mine universelle de matières fulminantes et toujours en révolte reposent à l'heure qu'il est nos sociétés avec tous leurs arrangements et leurs acquisitions. A ces vœux à lui, il y a le néant, partout le néant, rien que le néant, et la preuve que la démocratie est le fait universel et inévitable des jours où nous vivons. « Quiconque a charge d'enseigner ou de diriger, nous dit-il, doit commencer par reconnaître ce fait. Durant ces soixante dernières années, depuis la grande ou première révolution française, la même vérité n'a pas cessé d'être signifiée au monde : messages sur messages sont venus la répéter, et d'une façon terrible parfois. Maintenant il serait temps pour le monde de se décider à y croire. — Qu'est-ce donc que cette démocratie, ce colossal et inévitable produit des destinées ? où va-t-elle ? quelle est sa signification ? Il faut qu'elle en ait une, ou elle ne serait pas ici. Si nous sommes à même de découvrir son vrai sens, nous avons encore chance de vivre en cédant avec sagesse ou en résistant et en contenant avec prudence ; si nous y découvrons seulement une fausse signification, ou si nous n'y voyons aucune signification, toute vie nous sera impossible. »

Avant de répondre lui-même à ces questions, M. Carlyle nous apprend qu'en tout cas il n'admet point l'interprétation de la foule.

« Peut-être la démocratie nous tirera-t-elle elle-même du bourbier. Une fois façonnée en votes et fournie d'urnes électorales, peut-être se chargera-t-elle de nous faire passer du mensonge à la réalité, et de nous transformer un de ces jours en un monde bienheureux. Pour la masse des hommes, je le fais, les choses se présentent sous ce charmant aspect. Ils regardent la démocratie comme une manière de gouvernement. Le vieux putron, taillé depuis long-temps et définitivement perfectionné en Angleterre il y a quelque deux cents ans, s'est proclamé lui-même à la face des nations comme le nouveau spécifique pour tous les maux : « Etablissez un parlement, » disent partout les nations quand elles découvrent « que leur ancien roi n'était qu'une contrefaçon de